

ALBERT MOCKEL

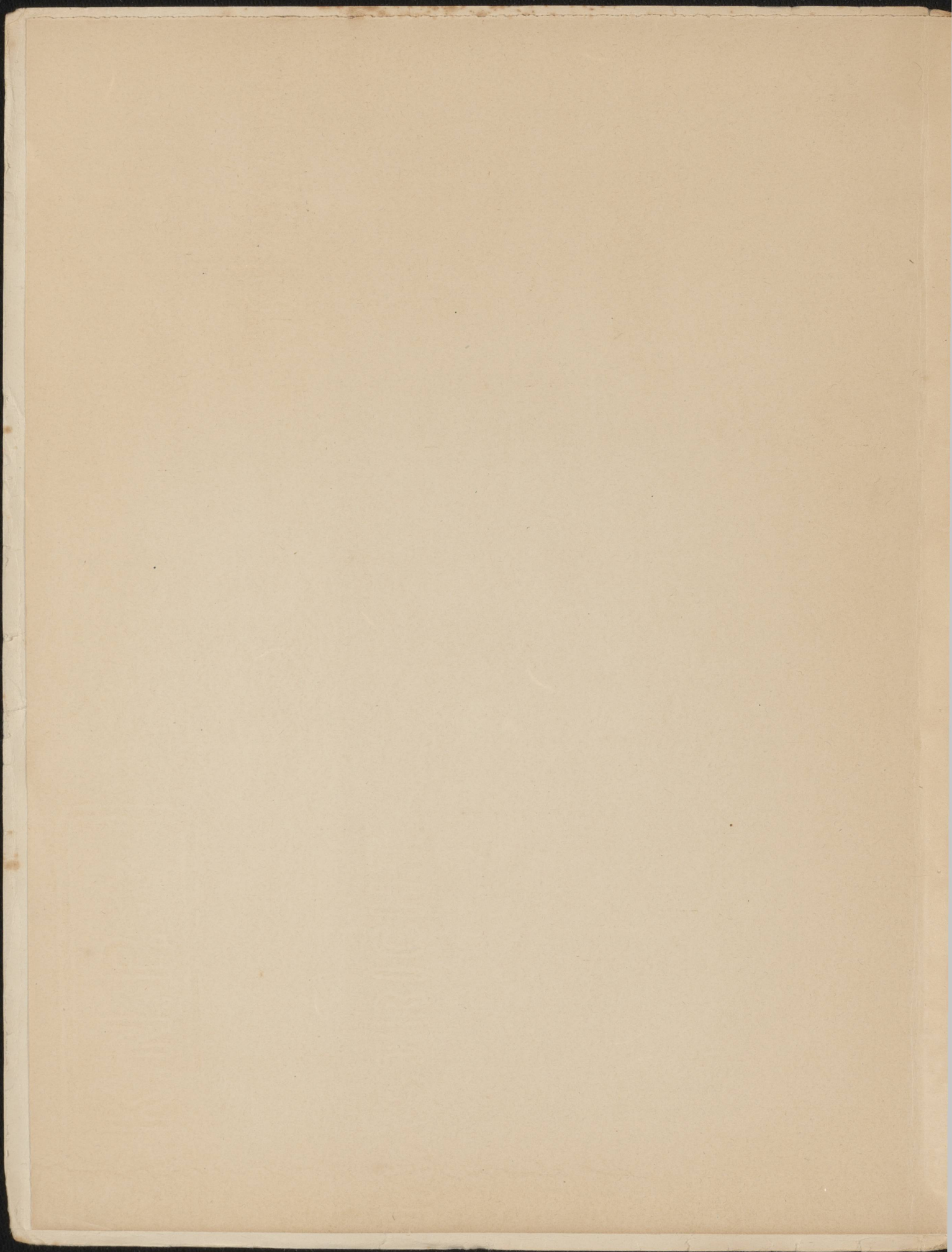
LA GUIRLANDE
DE MAI
(CLARTÉS)



1 9 2 8



MLP023468



à Noël Ruet
au délicieux poète de notre Wallonie
bien cordialement

Albert Mockel

LA GUIRLANDE DE MAI

DU MÊME AUTEUR :

CHANTEFABLE UN PEU NAIVE, poèmes (épuisé).

PROPOS DE LITTÉRATURE, esthétique du poème (*Mercur de France*).

ÉMILE VERHAEREN, étude, avec notice biographique par F. Vielé-Griffin (épuisé).

STÉPHANE MALLARMÉ : UN HÉROS, étude (épuisé).

CHARLES VAN LERBERGHE, étude (épuisé).

CONTES POUR LES ENFANTS D'HIER, illustrés par Auguste Donnay (*Mercur de France*).

UN POÈTE DE L'ÉNERGIE : ÉMILE VERHAEREN (*Paris, La Renaissance du Livre*).

AUGUSTE DONNAY, souvenirs et réflexions, illustré (Liège, Thône).

LA FLAMME IMMORTELLE (LA TRAGÉDIE SENTIMENTALE), poèmes. (*La Renaissance du Livre.*)

ALBERT MOCKEL

LA GUIRLANDE DE MAI
(CLARTÉS)



BRUXELLES
A L'ENSEIGNE DE *L'OISEAU BLEU*

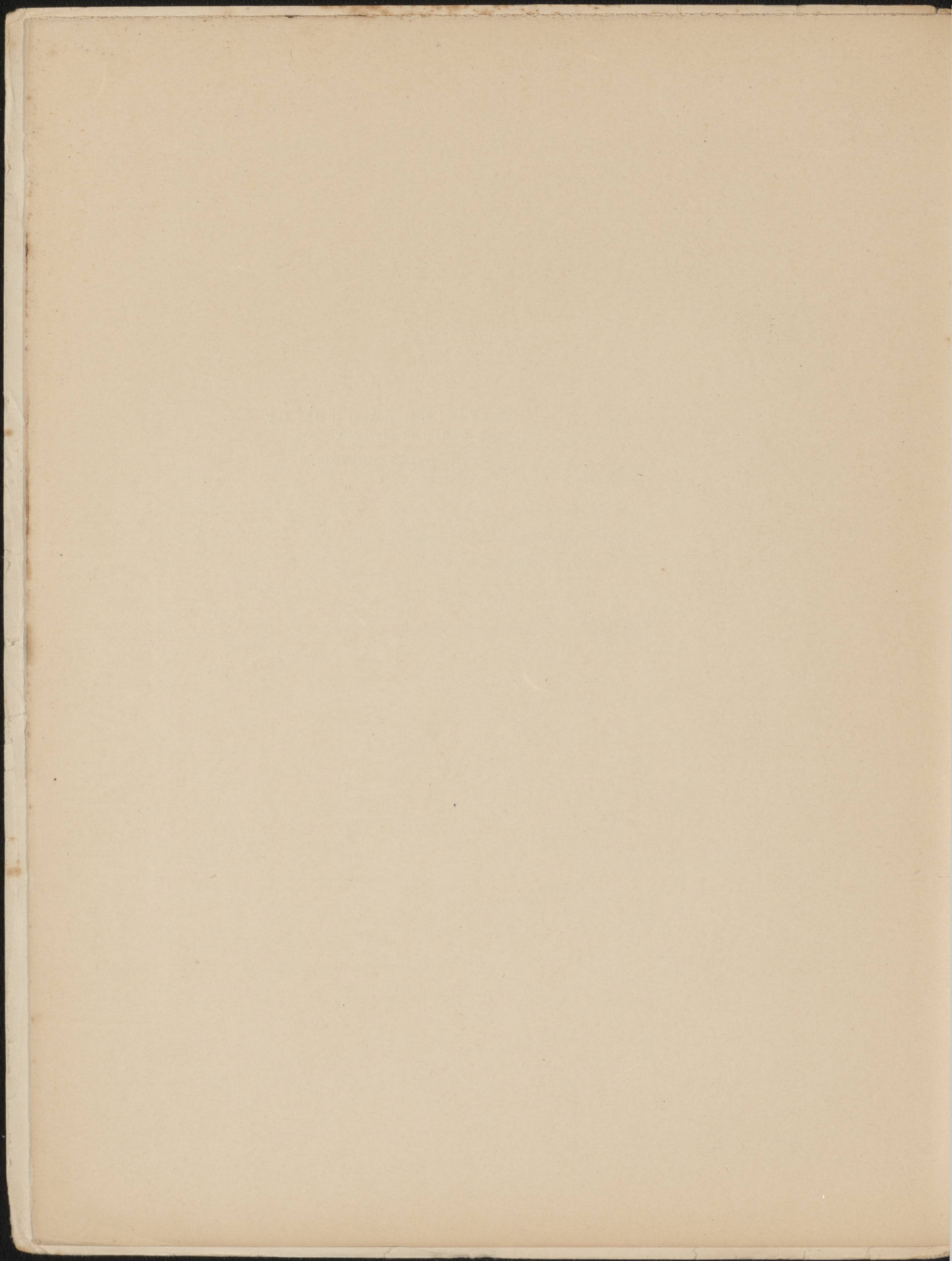
JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Il a été tiré cinquante exemplaires de ce livre sur papier de fil, numérotés de I à L.

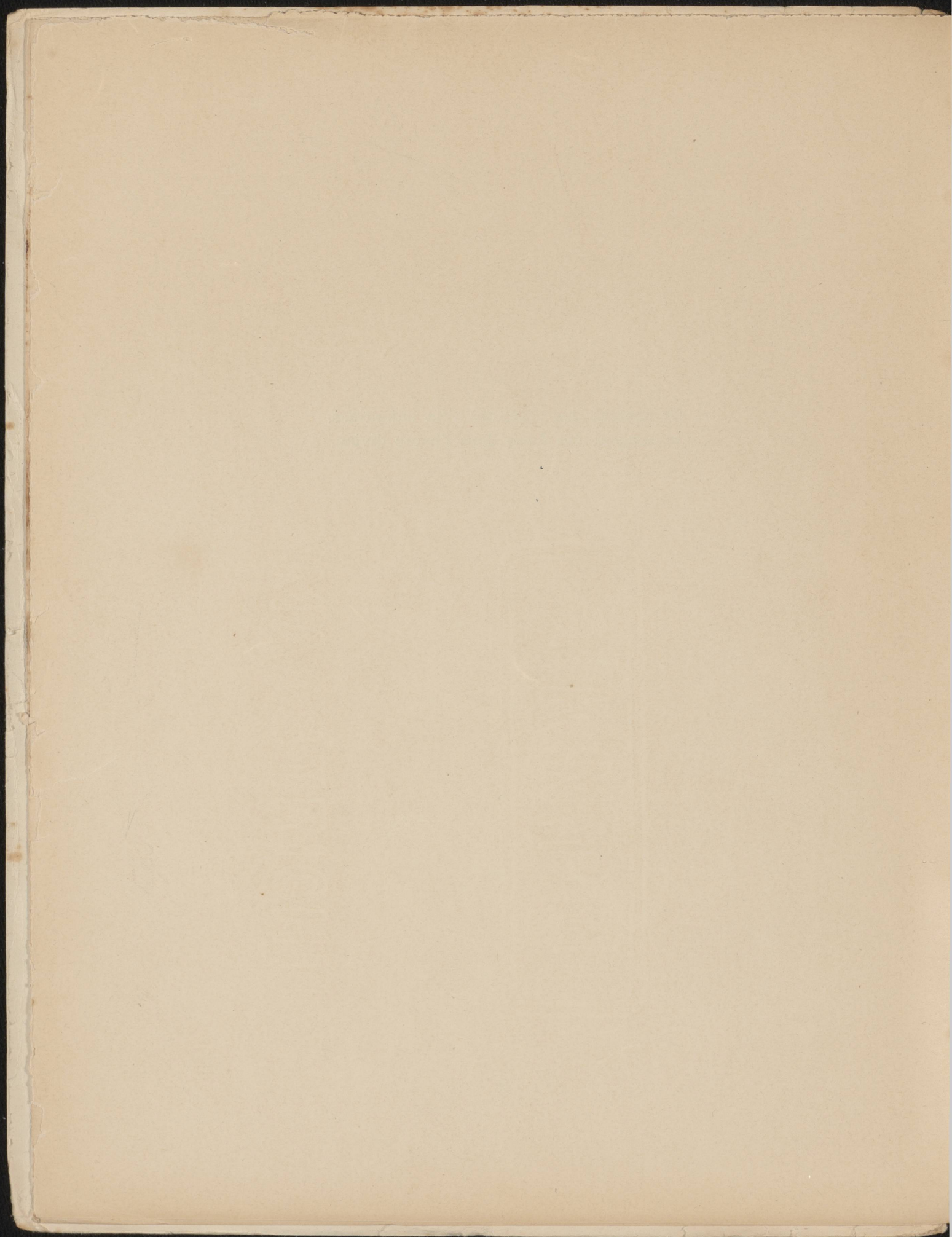
EXEMPLAIRE N° XVIII

Each cloud that floated in the sky
writes a letter in my book.

R. WALDO EMERSON.



Or content des voix, des voix enfantines,
et songent des âmes dans l'heure divine.



MAI MYSTIQUE

ANNONCIATION.

Toute la vallée, sous le matin clair,
s'ouvrait en un vermeil sourire.

C'était lorsqu'aux velours vivants d'herbe douce
la verdure déjà renouvelée, revenue,
et que la jeune vie, en vernale parure,
se noue aux longues rumeurs d'amour.

Les vents du ciel planaient, immobiles,
ou glissant, bruissant, ils chantaient,
— et tous les vents du ciel planaient
invisibles sur leurs grandes ailes.

De haut, de très haut, du limpide azur,
le jour descendu sur la terre,
c'était comme une clarté d'yeux purs
et l'adolescente rêverie
où l'âme, incertaine, hésite, et s'éveille.

Car voici : la lumière, des cieux descendue,
a dit le vertige immortel des Musiques ;
a dit maints songes de merveilles
et des cantiques à éblouir,
— et l'onde par les prés, dans les détours de la vallée
au mol gré des brises menée,
les tiges inclinées sur l'eau qui les mire
et les nues aux cygnes unies,
toutes, toutes, et l'onde et les rives,
et la nue et les brises au plus haut des airs,
imitent de leurs voix confondues
la musique de la lumière.

Or ici, comme un chant plus pur
parmi l'enfance bénigne des prés,
captive d'un rêve ingénu,
clarté plus claire dans la clarté,
la vierge Marie est apparue.

Sa robe est une neige en vie ;
sa chevelure est d'aurore tissue,
et tels qu'un souffle sur les graminées,
voici qu'ils glissent, ses pieds puérils...

La candeur de ses mains élève une prière ;
son front, c'est une voile au bord de la mer ;
et suaves de lointains bleus,
ses yeux qui s'ouvrent vers toute la terre
sont une eau baptismale où le ciel s'exile.

La vierge Marie a marché vers l'onde ;
et tandis qu'elle incline, élyséenne,
un sourire sur l'eau mirante qui fuit,
du soleil une gerbe d'ors jaillissante,
en auréole,
environne de calices d'or
l'image diaphane en l'onde suspendue.

Pur et blanc sur les eaux où l'azur se diffuse,
le front penché, parmi l'or de la chevelure,
a l'éclat d'un ange immobile
dans un nuage de lumière.
Mais le songe innocent de Marie
n'a pas vu, n'a pas voulu lire l'image ;
elle ignore, elle oublie sa chevelure de merveille,
ses yeux, sa chevelure, et la vallée d'elle éblouie ;
et parmi le midi qui s'éveille
au vol vermeil d'un triomphe de flammes,
elle s'agenouille, fléchit et prie, —
elle prie et salue la toute lumière.

Elle,
par l'amour céleste ravie,
elle ne sait, extasiée,
s'il monte vers elle une haleine
étésienne, d'îles perdues,
ou si la pâle terre alanguie,
faible comme une jeune fille,
expire
parmi les lignes bénies des prés,
ou se survit en un sourire.

Elle voudrait, — elle, toute elle !
comme un souffle qui se délie, —
elle et son souffle, en une haleine,
d'un vœu où s'épuise la vie
à la clarté, ah toute, toute, se donner.

Or ses lèvres, pour le baiser,
touchent l'onde...
et c'est une flamme en sa bouche !
Elle frémit éperdument,
elle crie !
car ici, ici, sur les eaux virantes,
victorieux un Rayon s'érige,
se glisse en elle et la pénètre.

Il vient, messenger ineffable ;
il sourit, il se mire au cristal
d'une âme d'amour translucide ;
et la vierge devine en ses ombres confuses
un mystère de feu visiter tout son être.

Souffle divin, secret brûlant qui la consume !
Gouttes d'arome en pluie d'aurore,
flammes ! fleuve de flammes ! — oh vagues torrides,
oh cataracte inextinguible d'or !
Hymnes, musiques irréelles, —
oh Dieu ! Dieu ! quels touchers subtils
irritent ce délice étrange qui l'épuise...
— et tels qu'un sang de pulpes mûres,
en elle, soudain, ruisselantes et vives,
s'épanchent les surnaturelles clartés.

.

Alors, au plus lointain silence d'elle-même,
aérienne, une fleur est née.
Déjà grandit la svelte tige,
longue, inflexible,
qui darde ses dix mille ardentes épines ;
et, de douleur et d'immortelle ivresse,
l'enfant élue va défaillir.

Son âme exulte ; son âme tremble.
Contre son cœur à peine crédule
qui frémit de sentir la divine présence,
haute et vivace s'érige et radie
la rose de feu qui la brûle.
Et voici que la tige encore est grandie ;
voici qu'elle grandit encore,
et sur les lèvres apparue,
la fleur se révèle au soleil.

O fleur d'Amour, ô noble, ô pérennelle fleur !
Ainsi, par ce matin du mai mystique,
ta tige vint au jour dérouler son calice ;
et quand Marie à la Terre t'eut donnée,
quand la Terre, toujours qui t'avait attendue,
te prit toute d'un seul héroïque baiser,
ton ardente corolle, aux brises confondue,
s'évanouit comme un soupir.

Mais ton âme s'était à jamais délivrée ;
ton invisible haleine aux vents éparpillée,
c'est un souffle suave d'ailes
plus puissant que l'effort de toutes les tempêtes.

Il plane, il plane, du sol aux nuages,
et les hommes ravis abandonnent leurs haines ;
il va ; il visite les forêts profondes,
il passe les terres, les mers et les mondes,
il perce les cieux, il touche aux soleils
au cri des astres ébranlés.

Comme un ange haut sur ses ailes
qui brandit l'épée immortelle,
irrésistible il s'était levé.
Voici qu'il traverse l'éther ;
voici que d'étoile en étoile
il monte, il grandit, il s'embrase.
Prodigieux, il remplit l'espace,
et sa voix envolée au vertige des sphères
est comme une infrangible force
qui frappe au front et terrasse la Mort.

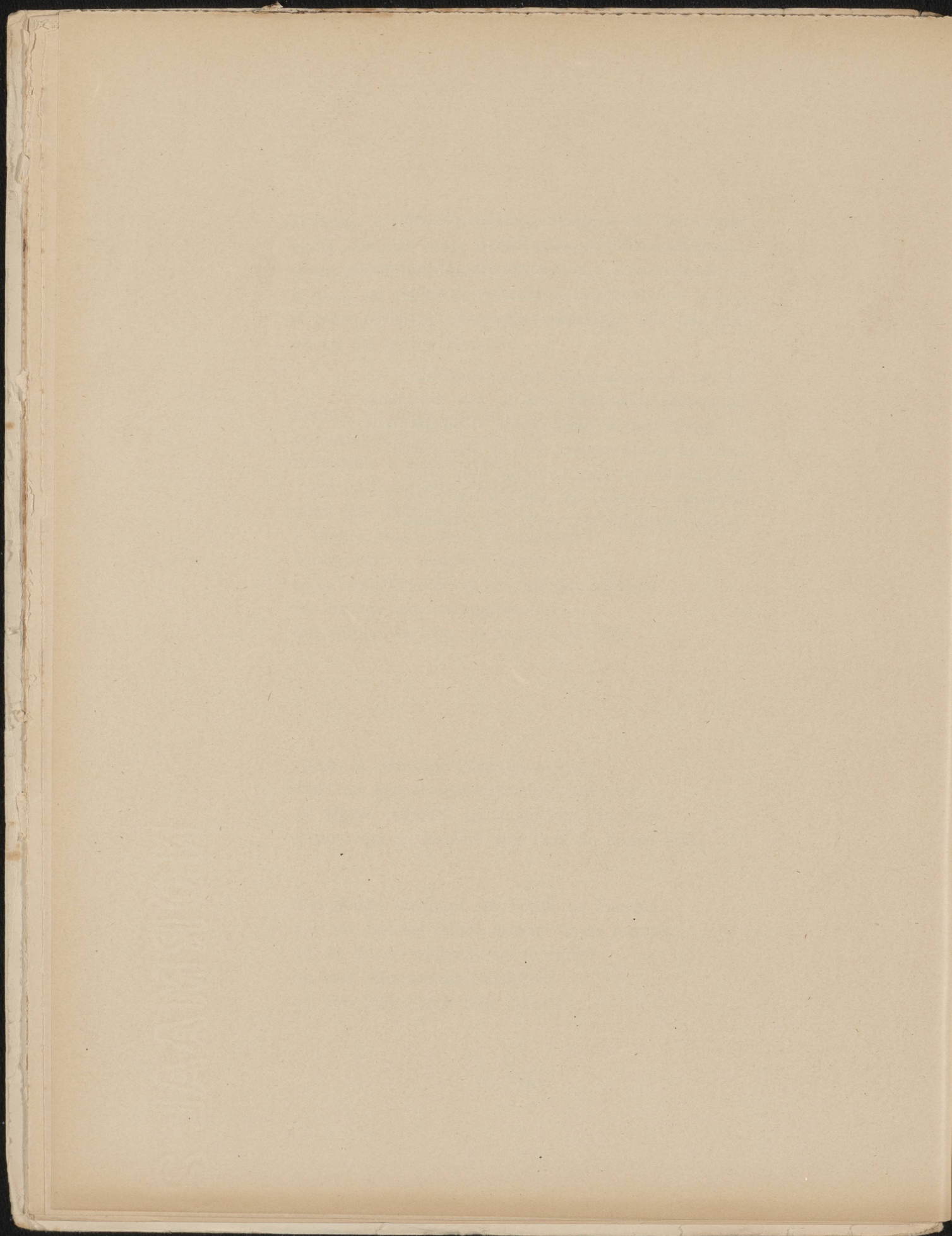
.

Ainsi, le chant de l'éternel amour
était né sous le mai matutinal, un jour
où Marie, oubliant un songe vers les rives,
n'aima que la lumière aux flots de l'onde unie.

Car Marie, inclinant sur l'onde sa bouche,
n'y vit que les reflets errants de la beauté ;
et ses lèvres tendues vers la clarté
se sont elles-mêmes touchées
en touchant l'azur d'un baiser.

Alors, tous les vents du ciel ont chanté,
suspendus dans l'air invisible ;
la douleur et la joie ont noué leurs guirlandes,
et sur toute la terre ardente et juvénile
le grand mai fraternel a frissonné d'attente.

Et par le simple geste d'une jeune fille
un monde a tressailli sous le vide des cieux,
— quand tout à coup, droite et surnaturelle,
avec ses mains nouées sous le sein puéril
déjà gonflé du sang héroïque d'un Dieu,
la vierge a révélé, en relevant les yeux,
l'espoir terrifiant qui brûle ses prunelles.



MAI JUVENILE

L'air était plein de voix chanteuses.

J'avais marché longtemps, de la colline à la vallée,
dès la lumière à peine née,
avec l'ami jaseur dont l'âme émerveillée
se contait en l'émoi juvénile des yeux.
Notre aîné, et plus grave, (il comptait vingt années),
un autre ami songeait auprès de nous, silencieux.

Nos pieds erraient au gré fleuri d'une aube heureuse ;
mai, svelte et fort, naissait de l'incertain avril.
— Ecoute ! disais-je. — Vois ! disait-il.

Parmi le rire de la clarté
l'adolescent matin nouait des confidences
aux blondes rêveries des graminées ;
la brise palpitait de choses chuchotées.
La nature pour nous modulait une églogue ;
de mille harpes illuminées,
les musiques du ciel, partout essaimées,

à l'envi redisaient l'immortel dialogue
qui renaît et voltige, — il semble, — sans paroles,
de la terre amoureuse à la lèvre qui tremble.

C'était l'heure où la vie est espoir et naissance ;
c'était l'âge où le cœur éperdument s'allège.

— Vois ! disait-il. — Ecoute, disais-je,
écoute la mélodie immense !...
Des voix s'élèvent, par longues haleines,
et l'aube en rumeur est pleine de conseils ;
écoute : tout chante le chant qui enivre,
et là-bas, saluant l'aurore non pareille,
le bois harmonieux se dédie au soleil.

L'air frémit aux lointains sonores de l'azur.
Sur les rayons comme sur des lyres
naissent et glissent des cantilènes,
et la terre et le ciel entrelacent leurs thèmes.
Ecoute le désir dont s'émeut la ramure :
il n'est pas une feuille au vent qui ne vibre,
et parmi les tumultes aériens d'ailes
en toute voix ouïe est une âme qui s'éveille.

Frère, disais-je encore,
voici vers nous venir la vie
d'un pas léger d'Eve ingénue,
comme une sœur promise à nos jeunes années
par l'invisible destinée.

N'entends-tu pas l'amour grandir,
et doucement, parmi l'éperdue vocalise

que le souffle du sol volatilise aux nues,
naître et parler furtivement la Fiancée
ainsi que l'appelait notre premier désir ?

Elle remplit la plaine charmée.
Des voix, des voix, partout répandues,
en un murmure me l'ont nommée...
Oh ! ne l'as-tu pas entendue
comme un secret qui se révèle
et qui dévoile des merveilles ?

Elle dormait, secrète en mon âme inconnue ;
voici monter, du milieu de mes rêves,
l'appel de sa beauté vivante qui s'éveille.
Mon rire est clair de ce qu'elle y rit ;
ma voix est née en son harmonie :
je l'écoute d'entre mes lèvres.
Tout parfum que je cueille expire sa musique,
et son dire suave en l'espace enchanté
est un baiser qui ne s'achève.

Elle plane, elle vole, ineffable et sans forme,
cantique, arôme dans la clarté.
Elle est comme une âme sonore
partout errante, épanouie.
La nature y éclot en divines paroles,
et sa musicale corolle
est une rose ouverte aux lèvres de la vie !

* * *

— Ecoute, disais-je. — Vois ! disait-il.
Des calices, partout répandus, s'éparpillent
les pollens plus subtils que les neiges.
Les tièdes senteurs, comme une haleine
montée aux lèvres des pistils,
imitent la transparente buée
qui plane parmi les sillons de la plaine
évanouie de volupté...
Le jeune mai, d'un double émoi s'est exalté.

Mais vois : les étendues virides
jusqu'aux lointains illimités
ne distillent que l'or dont crépite le ciel,
et s'il est sur les ondes des rides,
c'est un souffle venu d'au delà des collines
qui s'y mêle, et rit, et se joue en elles.

Ici, des millions de désirs éblouis
ont créé leur splendide et mutuelle aurore.
A toute brise épanouis
ils allaient, épiant leur ombre dans l'amour,
et leurs songes erraient de détour en détour
vers l'unique baiser, de l'amour à la mort.

L'une vers l'autre ainsi marchant, les destinées
front contre front, cœur contre cœur, nouaient leurs
(mains.

Peut-être qu'au long des chemins
l'une vers l'autre, ainsi, à travers les années,
des bords de l'horizon elles s'étaient cherchées ;
mais l'arbre qui s'élève élargit ses jonchées,
et de l'espace grandit l'aile.

Une âme, disais-tu, divine et répandue
dans le souffle qui rit au léger des ramures...
et l'amour est la douce et renaissante rose
mélodieusement éclore
aux lèvres sans fin de la vie ?

Aimer ! ô cœur trop juvénile,
ingénuement toi qui te confies
à toutes les voix entendues !
O bouche éperdument avide
qui crois goûter, en tout baiser,
la pulpe du fruit immortel !

Si tu prends son arôme à toute fleur cueillie,
si tu crois que les sons des bois, que les clartés,
que les parfums respirent
et sont un peu de l'âme, encore, que tu cherchas,
frère tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer :

C'est être seul, c'est être loin ;
c'est regarder hautaine entre les grands mélèzes
la seigneuriale demeure d'un rêve,
et ne s'approcher point.

* * *

Nous marchions, devisant ainsi, —
l'autre ami ne dit rien mais il eut un sourire, —
nous allions, haut les yeux, le cœur ivre,
dans le matin grand de lumière, aux prés fleuris.

Des cris d'oiseaux par le grand ciel vide
se contaient l'éternelle surprise de vivre ;
des crécelles, sous les campanules,
trillaient un rire léger qui stridule,
et la flouve, au mol gré de ses courbes,
nous menait selon qu'elle ondule
et décline, là-bas, vers les saules.

Enfin nous fûmes à la rive
où la glaise est herbue au long du fleuve qui s'écoule,
et nous parlions devant l'eau glauque
près de la vague furtive qui frôle
et se dérobe.

— Ami, disais-je, ta rêverie
lève sur nous des yeux d'étrangère.
Il semble qu'un secret inavoué s'y mêle
et garde loin de nous ton âme tout entière.
La mienne, en se donnant, croit se trouver encore,
et l'ombre que j'enlace est partout fraternelle.

Ma voix, si je chante, résonne
par la plaine aux milliers d'ouïes ;
à toute chose vivante unie,
elle est la brise au bois refléuri d'anémones,
elle s'écoute au lied mystérieux de l'onde
redire l'incertain mirage des colombes ;
et tout ce qui chuchote ici, plaintes ou rires,
renaît en mes lointains comme une âme nouvelle
qui se réveille et qui s'étonne.

Ainsi je vais, hanté d'une vague harmonie,
épiant l'unanime baiser de la vie
tel qu'il jaillit sans fin des lèvres de la mort ;
et l'arbre qui bruit, l'insecte qui trille et bourdonne
de la terre sonore au silence des cieus,
entrelacent des chœurs où la Beauté rayonne
en l'éternel désir qui tressaille vers Dieu.

Ecoute, frère, ce chant, c'est Elle.
Il m'environne de sa grande voix,
et je n'ai qu'à fermer les yeux
pour l'entendre ici qui me parle,
s'incline, m'effleure et m'appelle
vers son baiser prodigieux.

— Tu l'écoutes, dit-il ; je la vois.
Le ciel matutinal me conte sa pensée,
le couchant m'a brûlé de son amour étrange ;
là-bas, parmi les collines rosées,
bondit la fierté de son sein,
et pour la juvénile grâce de son torse
j'ai le fleuve et les lignes nobles de ses hanches
lorsqu'il se détourne et se cambre,
et puis fléchit un peu,
comme un corps qui détend sa force.

Rien n'est Elle ; mais c'est un vaste et haut accord
de couleurs, d'images, de formes,
où glisse son fantôme au beau front enchanté
d'un diadème de clarté.

Parfois, —
peut-être de l'avoir si fervemment songée, —
je l'ai vue apparaître et se pencher vers moi,
du fond des cieux,
quand l'horizon s'éclaire et que naissent les dieux.
Lentement, peu à peu, vers moi,
grandissante aux degrés splendides de l'aurore,
du bord de la forêt je la vois descendue,
jeune et fière, les yeux brillants, les mains tendues,
écartant de ses bras de lourds feuillages d'or
pour se révéler tout entière.

Lumineuse dans la lumière,
sa chevelure qui flotte sur elle
est une flamme suspendue ;
sa robe légère étincelle ;
et messagère inattendue
elle lève ses mains qui rayonnent,
et marche en fille du soleil
avec son ombre devant elle,
surnaturelle !

* * *

Nous étions debout près d'un saule
sur la rive, écoutant parmi l'ombre moussue
l'onde bruire en glissant sous la branche
qui la touche du bout de ses feuilles, et tremble.

Lui, doucement, la main sur mon épaule,
suivait, aux courbes là-bas des collines,
le passer lointain d'un nuage ;
et l'autre ami, avec sa taille haute

et son jeune regard dont la flamme est divine,
se penchant, épiant au clair de l'eau courante
la fuite des bulles frivoles
selon le bruit de nos paroles.

— Frères, dit-il en un sourire grave,
si sa beauté vous est apparue,
n'est-ce point qu'elle errait aux secrètes allées
de vos âmes émerveillées ?
Vers d'autres ainsi, en noblesse pareille,
avec ses cheveux de soleil
et sa voix douce qui se dénoue,
en déesse ignorée et de nul reconnue,
l'Annonciatrice est venue.

Ses mains levées étaient des ailes !
Mais elle avait passé, diaphane et fuyante,
et comme une céleste robe
les plis de la clarté suivaient sa transparence.

Pour moi, dit-il d'une voix plus forte,
le jour peut chanter, la nuit peut se taire,
le printemps peut mêler de roses les charmilles
et décembre glacer la vieillesse de la terre,
qu'importe !
Elle vit, et résonne et brille
en tout mon être.

Oh délice de son ineffable présence !
Mon ombre et sa splendeur entrelacent un rêve
qui se désire et se pénètre.
Je l'écoute remplir les ondes du silence,

et si j'ai reclos les paupières
son regard m'éblouit de toute sa lumière.

Que le soleil brûle mes cils,
que la vallée frémissse en un rire
sous mille rayons aux caresses subtiles :
tout l'azur épuisant les brasiers de midi,
la plaine tout entière en flammes de ses fleurs,
ne vont pas plus loin que mes yeux.

Mais aux nobles jardins du songe intérieur
s'entr'ouvrent les fervents calices que j'aspire ;
et si j'accueille un chant des bois, un chant des cieux,
rien n'est de plus, pour moi, qu'une rose
grandie de mes mains, par mes soins,
et mon âme à son âme unie en un parfum
quand je la cueille éclore.

Voyez !

De la branche à la brise, à la feuille qui vole,
des bruissements d'or s'éparpillent,
pareils à la blonde auréole
qui pare le front enfantin de l'amour.
Le soleil, pour les doigts mélodieux du jour,
a tendu son immense lyre,
et chants, et cris, et battements d'ailes,
tout module dans l'ondulement des prairies
le rêve émerveillé de vivre...

Mais je ne sais plus si je vois, si j'entends ;
et tout ce que je vis, ce que j'entendis, je l'oublie :

je sais que la richesse douce du printemps
est née en mon désir et s'y est accomplie.

Frères, des lèvres immortelles
prodigieuses se révèlent
aux lèvres de l'amant qui les a devinées :
il n'est point d'autre destinée
que d'espérer, que de vouloir, que de sentir.

Si la fleur me déçoit, j'aspire la Lumière !
et s'il est aux baisers virginaux de mentir,
si le pauvre nourri m'injurie en retour,
qu'importe ! puisqu'en eux mon âme tout entière
à l'ivresse d'aimer s'était abandonnée.
O voix ! ô chants ! splendeurs dorées de la grande terre,
joies ferventes, joies méconnues, joies reniées,
je vous salue enfin, d'avoir aimé l'Amour !

.

Nos mains, d'un unanime geste mariées
nouaient, des doigts aux doigts, un bouquet fraternel.

— Je sais, dit-il, la peine de l'homme et ses pleurs.

Et l'autre : — Je verrai se courber sa douleur.

— Moi, dis-je, hélas j'entends sa plainte.

— Oh frères ! frères !... disions-nous encore ;
et nous nous tûmes.

Et il semblait qu'ainsi d'entrelacer nos mains,
la flamme de la joie, à jamais inéteinte,

eût jailli du milieu de nous,
ou qu'un ange debout en un frisson de feu
eût transmis à nos fronts la force qui consume.

Mais la vie était là, et ses déserts cruels.
Nos mains d'hommes bientôt désunirent l'étreinte
et, peut-être, n'était-ce qu'un songe ? —
errant mirage aux yeux juvéniles
où la clarté d'un lac splendide
parmi les sables et les sables, étincelle.

Les jours après les jours, l'heure après l'heure, allongent
leurs formes d'ombre qui se meurent.
Mais si, plus triste et seul, je me retourne
vers mes pas marqués sur la route,
et si d'avoir pensé je pleure, —

un parfum de jadis émeut le vent qui passe,
et je respire encore aux souffles de l'espace
l'haleine d'une voix très douce qui s'est tue
et renaît, à peine entendue,
comme pour réveiller le suave mensonge
d'un bouquet matinal effeuillé fleur à fleur.

MOIS D'AMOUR

LA VISITEUSE.

Mai juvénile sourit dans les fleurs.

Mets ta main dans la mienne, ô ma belle attentive.
Rien n'est plus doux, rien n'est plus grave que cette
(heure.

J'aspire ton regard comme on fait d'une fleur,
et le courant céleste où le songe dérive
parmi les grands voiliers nonchalants de la nue,
tes yeux me l'ont redit en leur onde ingénue.

Mon image en cette eau mobile est suspendue, —
oh baiser de clartés errantes ! vie, amour,
vœux d'immortalité qui fuient et se détournent
et reviennent encore, et naissent où l'on meurt... —
Mai juvénile sourit dans les fleurs.

Aux vagues de lumière ouvertes sous les cieux
je ne suis devant toi qu'une ombre inattendue :

le monde est en rumeur à l'entour de tes yeux.
Vers l'horizon les grands nuages appareillent,
et la vermeille mer où plonge le soleil,
dressant les seins mystérieux
dont le sommeil reçut la semence des dieux,
mouvante parmi l'or chatoyant qu'elle éveille
roule un splendide espoir de futures merveilles.

En mon âme, ton âme hier s'est confondue ;
ton ombre vers mon ombre enfin s'est arrêtée,
et la plus haute loi par l'amour attestée
dénoue en mon baiser tes lèvres pour toujours.
Mais je veux détourner de ta bouche mes yeux.

Lève tes regards de lumière.
Contemple, ô ma déesse enfant, toute la terre,
et les champs désolés et les chemins déserts
dont tu n'es pas venue enchanter les détours.

Ton baiser — j'en bénis le céleste caprice ! —
a tari dans mes yeux l'onde de la douleur.
Mais il est, je le sais, je le sais, d'autres hommes ;
d'autres foyers sont morts, et la nuit a hanté
leur pierre froide où l'ombre est humide de pleurs.

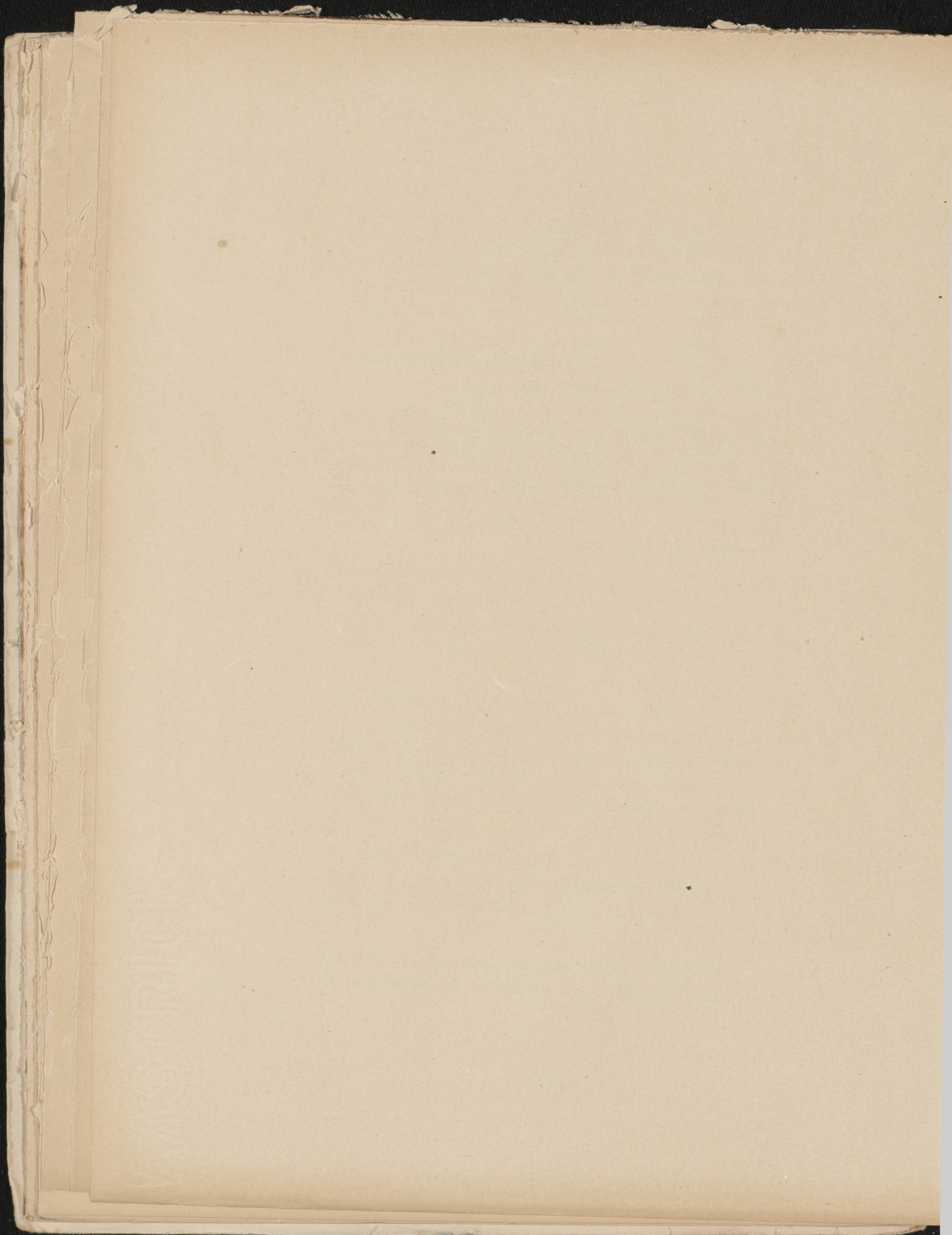
Va donc, ô visiteuse errante qui consoles !
Donne à l'âtre sans joie la flamme de délice :
dans les plis de ta robe apporte la clarté.

La nuit tombe. Mais sous tes mains révélatrices
le crépuscule est né comme un jardin de fleurs.

Va ! Suis tes yeux d'inconsciente,
ta main levée comme une aile d'ange —
et la simplicité de ton pas sur le seuil
avec ta voix annonciatrice !

La nuit tombe. Là-bas, les ombres qui se meuvent
verront s'évanouir ta douce fuite blanche.
Je ne veux point pleurer ; je ne reste pas seul :
riche du don brûlant que tu m'as apporté,
j'ai connu dans ta chevelure une clarté
pareille à une impérissable aurore...

Les astres déjà vont éclore.



MAI FRATERNEL

PROLOGUE.

Une heure douce et forte apparaît devant nous
et nous fait tomber à genoux.

Mon frère !

Toi qui jamais ne quittes ma pensée
et regardes sans fin du fond de mon passé,
viens ! Au seuil du grand Mai dont palpitent les bois
je veux songer aux heures d'autrefois
que nous vîmes alors, face à face,
quand Décembre levait ses bras lourds de tourmentes,
ou que le vieil et noble Hiver,
penchant très bas sa tête blanche,
pour sauver de l'insulte son front sans couronne
tombait au sommeil de la mort,
parmi les cris onglés de fer
et le rire et les bariolures des masques.

Or proclamant dans l'espace sonore
l'approche du Jour triomphal,

Mars entrechoque les souffles sonores
et précipite sa fanfare !

Et les astres guidant l'heure sombre ou vermeille
équilibrent leurs voies ardentes ;
des secrets endormis, souriants, se réveillent,
et voici que le jour à la nuit est pareil,
et voici que la terre chante...
Car l'ombre est devancée par les pas du soleil.

L'autre hier, parure étoilée
pour le délice des mains cueilleuses,
des fleurs avaient grandi par toute la vallée ;
au bord des ondes long-diseuses,
au vert des prés, dans l'ombre des sentes,
sœurs fragiles de la rosée
elles ouvraient au jour leur âme adolescente.

Elles, comme des ailes aériennes posées
sur la tige où frémit la grâce de l'ombelle,
semblaient un don de l'air subtil ;
et balancée au gré d'une brise futile,
à perte d'arome, à perte d'haleine,
chacune était la voix de l'aube ravivée,
et gazouillait comme une oiselle.

Alors nous l'avons vu, mon frère,
à l'orée des prairies d'où il était venu :
l'âme éblouie encore d'être née,

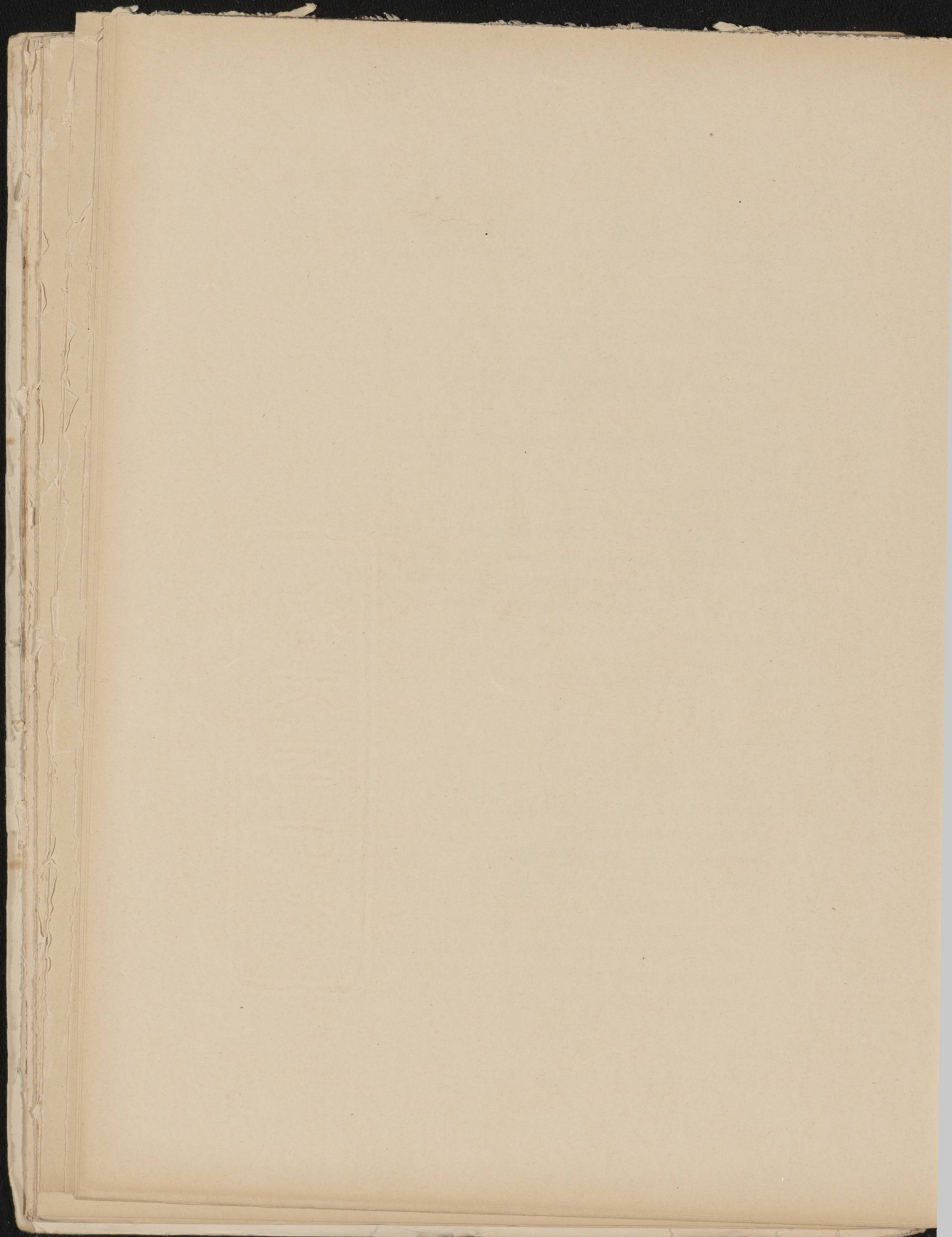
svelte, léger, tout ingénu,
il arrivait, l'Avril, ouvrant ses yeux clairs.

Il contait la lumière mélodieuse ;
ses mains négligemment nouaient des primevères,
et des fleurs sur le front, à ses boucles unies,
s'enroulaient comme une onde aux rives s'apparie.

Ainsi le bel enfant vers nous était venu.
Mais l'herbe était humide encore à ses pieds nus
quand nous vîmes ses longs yeux languir...
Hélas ! découronné des guirlandes flétries
parmi le lourd midi où son rêve se brûle,
en son sourire nous l'aperçûmes
hésiter vers les aubes enfuies...
Et, les yeux relevés du sol où il s'incline,
il épiait aux cieux son heure de mourir.

* * *

L'Avril est mort, ô frère !
Mais une heure plus belle et plus riche de vie
accueille nos pas sur la terre.
Dans le mai, d'aujourd'hui planté,
toutes les brises du ciel ont chanté !
La sylve, tressaillant de l'éternel retour,
exulte tout entière au souffle de l'amour ;
les forces engourdies se lèvent du sommeil,
et déjà vers l'espace immesuré dévie
la route sans fin du soleil.



DÉPART.

En tout village, le mai planté
sous le vent matinal a chanté !

.

L'Avril est mort, dès l'aube d'hier ;
mais l'heure nouvelle, qui marche vers nous,
entonne plus haut un hymne plus clair.
Forte et joyeuse, et sœur des forêts,
et chevelure au vent que sa course dénoue,
avec sa libre voix qui remplit la forêt,
regarde : elle apparaît !

Va ! Une heure joyeuse et plus forte s'avance
et chante vers nos pas virils.
Avec sa grande voix dont résonnent les chênes,
avec sa chevelure éparse aux frondaisons,
elle vient, la puissante fille des saisons,
la jeunesse aux mains messagères.
Le sol frémit sous elle et la salue en reine ;
et tous les hêtres de la clairière

— au-dessus de nos pas qui foulent la ramée
de l'autre année
par la forêt abandonnée,
— là-bas, au plus lointain des hautes avenues,
tous les arbres vêtus d'une neuve lumière
sur la branche innombrable agitent à l'envi
le symbole léger des vaillances de vie :
aux bois renouvelés, les feuilles sont venues !

Dans l'ombre glauque de la verdure
les troncs s'achèvent en milliers d'ailes ;
la fauvette rit comme une source,
et, des arceaux, de courbe en courbe,
et des rameaux pleins de musique et de bruits d'ailes,
se déroulent au gré de leur tumulte frêle
les promesses de joie sur nos fronts suspendues.

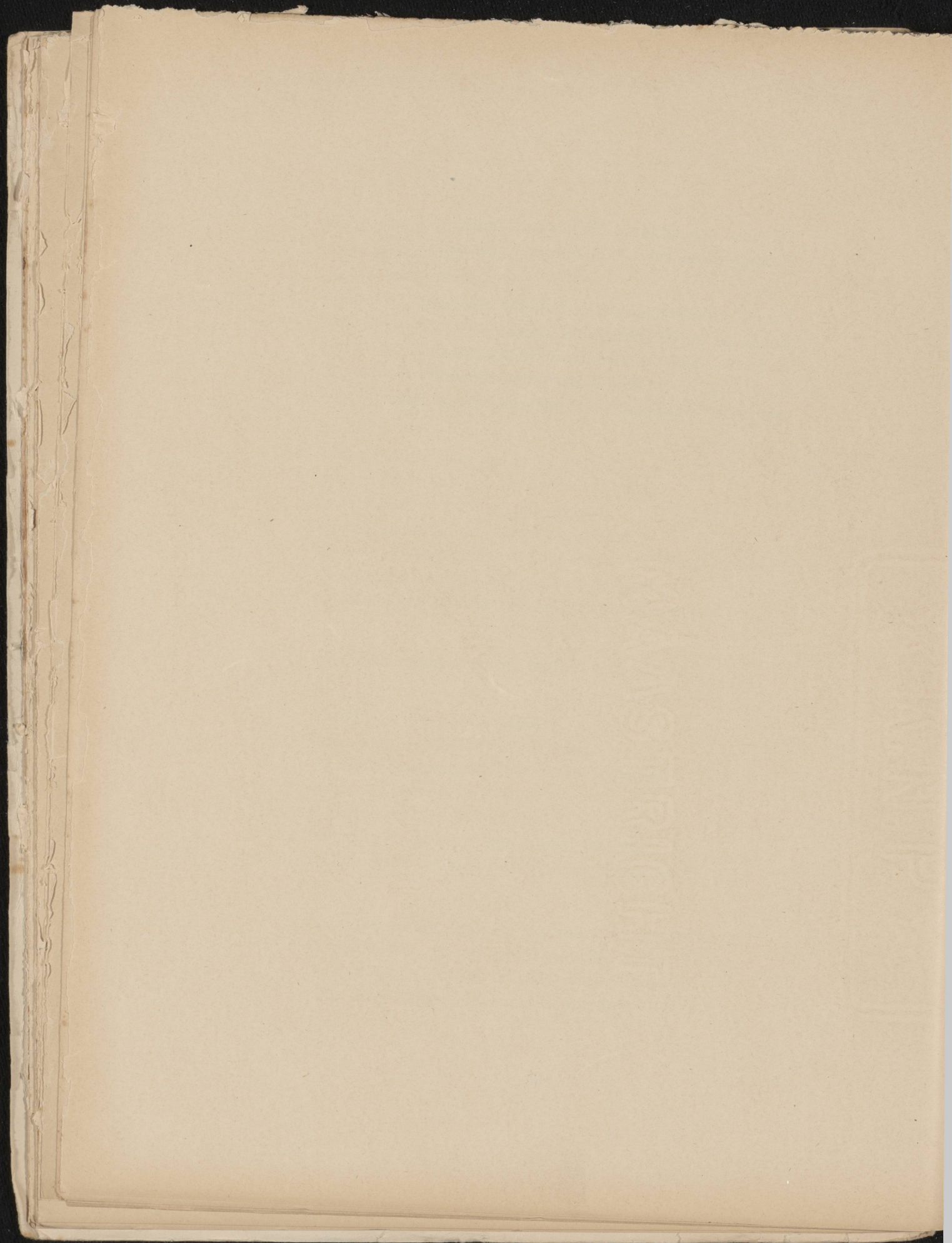
Aux bois renouvelés, les feuilles sont venues !

Pareilles à des mains tendues,
l'une vers l'autre ainsi balancées,
en dôme harmonieux toutes sont enlacées ;
et pour l'étreinte mutuelle
si doucement elles sont liées,
que d'avoir pénétré leur treillis fraternel
la lumière a conquis des couleurs d'espérance.

Les rumeurs de l'amour emplissent les halliers,
et peu à peu, grandi des mouvantes ramures,
un hymne au million de voix ivres s'élance,
jailli d'un million de bouches éperdues.

Oh voix ! oh chants ! oh ferveurs unies !
Prodige de la sylvie humaine et renaissante...

car ici, toutes hautes aux hampes brandies,
riches de force, gonflées de brises,
la forêt a levé ses bannières frémissantes,
et le sang de la sève exalte en la lumière
leur geste triomphal sur l'allégresse de la terre.



CRÉPUSCULE.

L'heure est virile, ô frère ;
l'heure, vitale et grave, est humaine,
et marche plus noble au-devant de nos pas.

Le palais du ponant arbore en vain la gloire
des étendards rouges de sang.
Aux bornes de la terre une pourpre s'écroule.
La nuit va dérouler sa ténébreuse chevelure.

Déjà tombe le vent du soir.
La brise nonchalante émeut à peine un vague souffle
et meurt dans l'ombre amoncelée ;
la dernière mésange a tu son dernier chant.

Quelle paix immobile descend
sur les branches ensommeillées !
Rien ne parle. Pourtant j'écoute la feuillée.
La nuit a déroulé, languissamment, sa chevelure,
et les mourantes vagues du silence
ont la rumeur des voix futures.

Garde ta jeune foi dans l'azur élancée :
voici venir l'instant de vivre.
L'horizon disparu grandit de ta pensée !
L'heure passe ; elle ouvre la feuille,
elle rougit la pulpe ;
qu'importe si demain, pour gonfler le fruit mûr,
elle éparpille au sol une fleur qui t'enivre ?
L'heure passe. La nuit est belle, aux grandes ombres ;
les secrets du matin naissent de son sommeil.

Repose ton espoir en son âme profonde.

VEILLÉE.

Comme les vagues du silence,
lentement, s'étendent encore
parmi la solitude immense !
Plus rien. Pas un être qui veille.
Où sont toutes les voix dont bruit le soleil ?
Il semble que le froid des morts
se répande dans le silence.
La nuit tout entière s'endort...
Silence.

.

Mais écoute... N'entends-tu pas ?
Là-bas,
au plus lointain des léthargiques solitudes,
un lourd choc au fond des ténèbres...
Ecoute ! Ecoute encore : on frappe !
Le calme en est hanté comme d'un cri funèbre.

Le son grandit, se répercute ;
il se meut comme un être vivant, dur et fort...
Un homme, là-bas, au front morne, aux mains rudes,

meurtrit les troncs, brise les branches,
et propage le deuil au cœur blessé de la forêt.

Pleurons la majesté des gloires qu'il ébranle ;
mais salue avec moi, debout, —
ô frère, saluons l'œuvre de ces poings lourds
qui heurtent de la hache et terrassent les arbres,
et taillent, du tranchant du fer par les chemins,
une place plus claire à de nouveaux destins.

AUBE.

La clarté naît aux nues refléuries.
Un bruissement d'aile éveillé le matin,
et le jeune gazon rit sous les pierreries
que l'aube a laissé tomber de ses boucles.

Viens, et foulons la bonne route
par toute la nuit rafraîchie.
Les bras touffus de la haute verdure
font de grands signes dans l'avenue,
et, vaporeuse, éperlant goutte à goutte
les diamants légers des toiles d'araignées,
la forêt en ses vertes allées se déroule,
de mille arômes imprégnée.

Mais quel souffle, gonflé de brises inconnues,
écarte de son onde immense la feuillée ?
Une haleine plus pure a jailli des cépées,
et sous l'aube multipliée
toute la plaine est apparue.

Jette à tes frères ton cri d'allégresse.
Oh joie ! encore joie ! et que nos pieds s'arrêtent

au bord de cette terre et de l'heure bénie
où l'espoir, confiant son vol paisible au ciel,
a tendu l'envergure éblouissante de ses ailes.

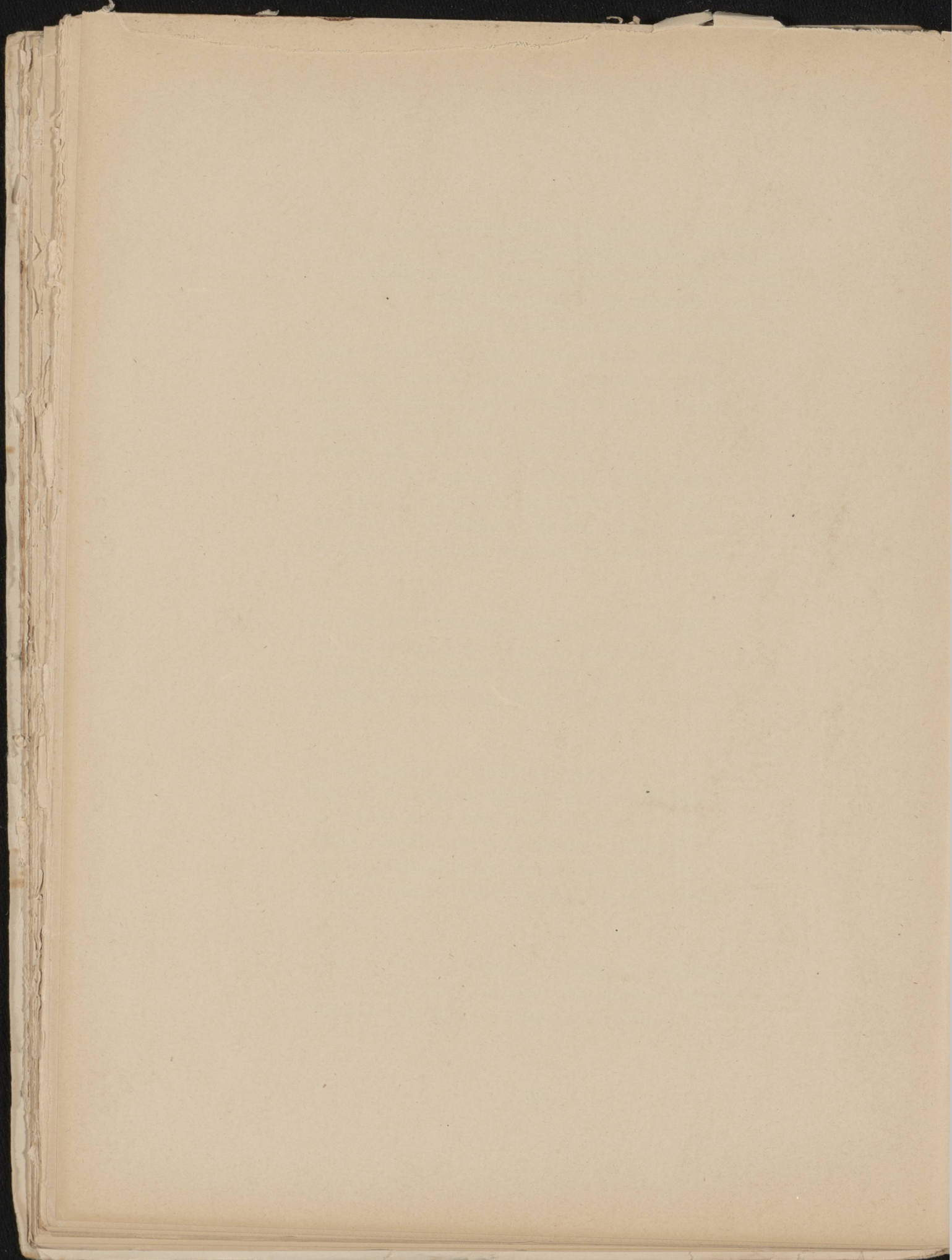
Dans la plaine ondulant d'une courbe infinie,
d'autres hommes, jadis, ont parsemé la graine
pour les mûres moissons dont l'été se couronne.
Mais les vents, dans le mai planté,
comme des voix unanimes ont chanté.
C'est la joie, c'est la joie des nouvelles semailles,
et voici, pour dompter les massives aumailles,
debout près des lanceurs de blé, semeurs de l'or,
les colosses courbant du poing les hautes taures.

Le char et la charrue, la herse et l'aiguillon
sur les mêmes guérets ont uni leur labeur,
et la plaine meurtrie a reçu le sillon
qu'impose le soc clair de la charrue au sol.

L'aube, parmi les nuées, s'évapore ;
l'aurore va jeter ses millions pourprés de palmes,
et l'orient sourit vers le matin chanteur...
Frère, voici la joie et la sublime confiance,
car la glèbe où le soc incruste son effort
brille comme un métal en feu sous la lumière.

Joie ! la terre est marquée du signe d'espérance.
Le vent qui passe est plein d'un murmure d'abeilles.
Regarde : le sillon va traverser la plaine ;

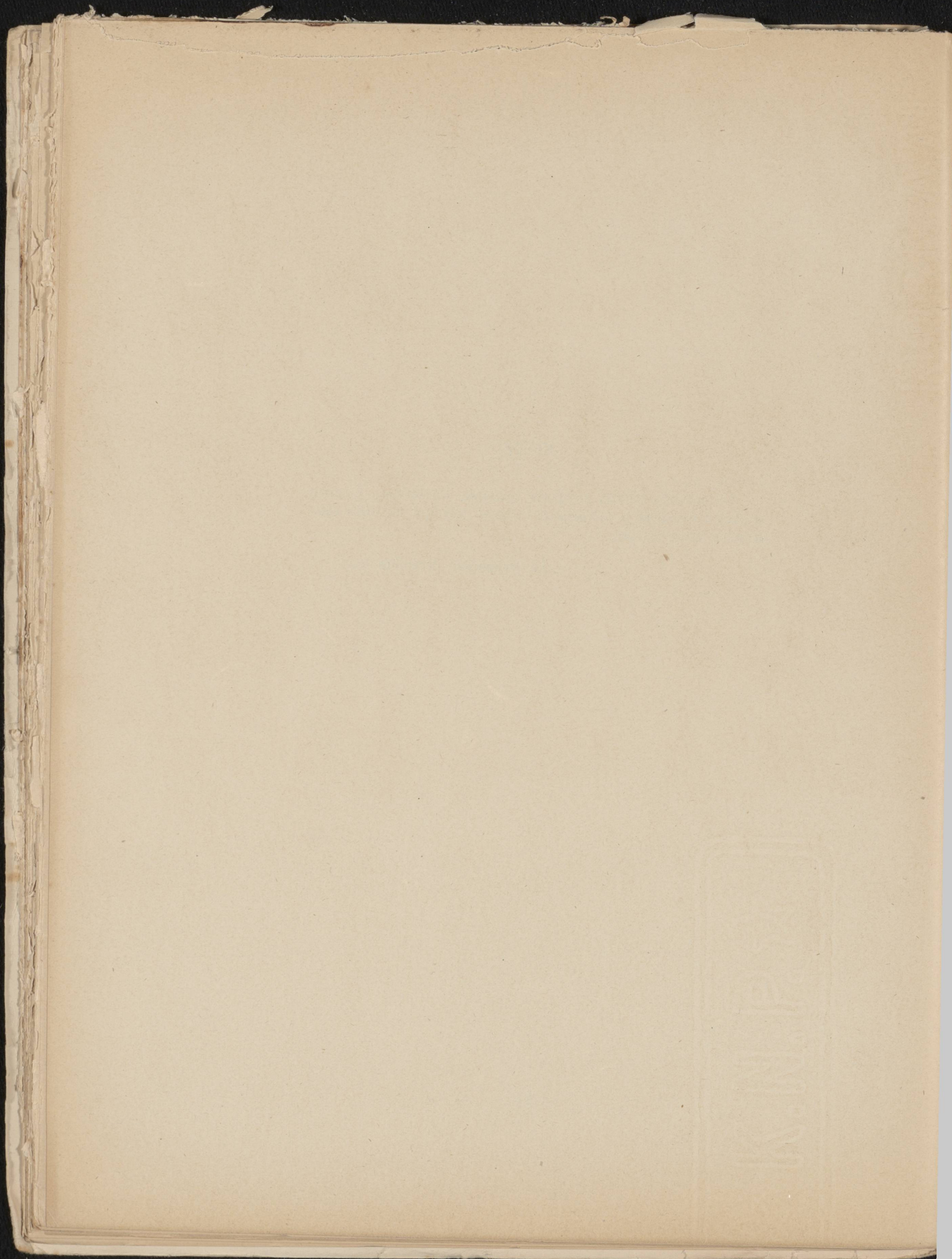
il marche, il marche, il grandit encore...
et par les champs éblouis d'aurore,
sous le dôme des cieux consumés de merveilles,
sa force détendue en un long geste d'or
au bord de l'horizon a touché le Soleil.



NOTE

La présente édition comporte quelques corrections. L'auteur se plaît à remercier la *Librairie de l'Oiseau bleu* qui lui offrit cette occasion de les réaliser.

La Malmaison, décembre 1926.



*Achévé d'imprimer le 15 mai 1928
sur les presses de l'Imprimerie Bénard, s. a., Liège
pour Charles Castermans, Editeur*

L'OISEAU BLEU
62, rue de Namur, Bruxelles



